

Micheline Faliguerbo, *Jean de Bedous, un héros ordinaire, du val d'Aspe aux Vosges, 1943-1944*. Ed. L'Harmattan, collection Graveur de Mémoire, 2010, 185 p.

Résister ! A cette époque, c'est au nazisme et à Vichy qu'il fallait résister et au risque de sa vie ! De nos jours où les amalgames et les récupérations du terme sont légion, il est bon que Micheline Faliguerbo, enseignante et ancienne correspondante pour l'*Est Républicain*, nous rappelle que de simples citoyens se levèrent, entre 1940 et 1944, pour dire non au fascisme. Certains y laissèrent leurs vies comme Jean Agnés, de Bedous. «Évadé de France» à 18 ans, il trouva la mort dans les Vosges à 19 ans en participant à la libération du territoire. A travers d'autres portraits d'Aspois, Catherine Traille, Roger Albéro, Léon Virassamy, l'auteur nous conduit à revisiter cette période de l'histoire de la vallée de façon simple, précise voire émouvante par certains détails.

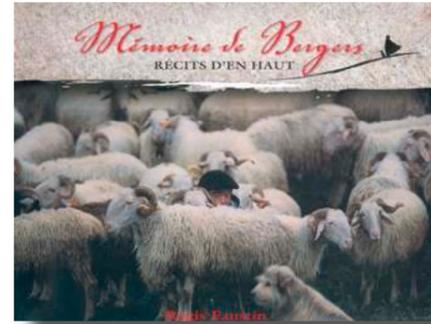
Dany Barraud



Régis Faustin, *Mémoire de bergers, récits d'en haut*. Edition à compte d'auteur, 2010, 127 p.

Régis Faustin avait déjà publié *Estives* en 2004. Il récidive ici et livre un ouvrage superbement illustré de paysages aspois pour l'essentiel mais aussi des portraits de bergers qui ont accepté se confier à lui : Atheret, Larrouy, Rachou-Langlatte, Pru-Lestret, Capdaspe, Biscos, Miramont, Mirandet, Casavielle-Soulé, Monrepau, et une foule d'autres.

Dany Barraud



Sylvain et David Margaine, *Forbidden Places, explorations insolites d'un patrimoine oublié*. Ed. Jonglez, 2009, 256 p.

Lieux insolites ou oubliés de tous, c'est à leur recherche dans le monde entier que sont partis les frères Margaine, originaires d'Oloron et, notamment Sylvain avec son appareil photo en bandoulière. Cela donne des clichés étonnants avec la fameuse gare de Canfranc en couverture et sur six pages intérieures. Neuf autres photographies sont consacrées au fort du Portalet pour une plongée dans un univers proche des paysages imaginaires et sombres du peintre palois Ugarte. On peut retrouver ces images sur le site internet du même nom que l'ouvrage.

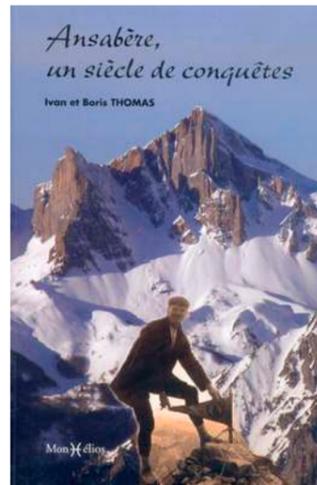
Dany Barraud



Ivan et Boris Thomas, *Ansabère, un siècle de conquêtes*. Ed. Monhélios, 2010, 528 p.

Ansabère ou comment, à partir d'une histoire limitée au départ à la sphère familiale, dérouler une méticuleuse enquête pour aboutir à l'écriture d'un siècle de conquêtes. Le cheminement - au sens propre comme au figuré - fraternel d'Ivan et de Boris Thomas les a conduit à la recherche de la mémoire d'Ansabère en interrogeant patiemment tant le terrain que les journaux, revues, livres, archives et souvenirs des différents protagonistes de l'histoire des aiguilles aspoises. Du premier drame à la manifestation au sommet de 2009, l'ouvrage déroule pas à pas, avec force citations et photos à l'appui, les épisodes de la vie mouvementée des «demoiselles» au cours du siècle écoulé. Un véritable travail de mémoire aspoise.

Anne Berdoy



Association loi 1901
64490 ACCOUS
memoiredaspe@free.fr
ISSN : 1777-7194

mémoire d'Aspe

Septembre 2010, n°11

3 €

Voici la onzième livraison de notre bulletin semestriel. Vous y trouverez trois articles rédigés par des membres de l'association au sujet de : Serge Barranx, romancier, président de l'association des écrivains d'Aquitaine dont la famille est originaire de Bedous, Henri Salanoubat, poète originaire d'Accous et enfin, par Roger Albéro, de Jouers, le récit de son évasion de France en 1943.

Toujours en quête de local pour donner accès à notre documentation, nous avons débuté des discussions avec la commune d'Accous et espérons bien d'ici la fin de l'année pouvoir accueillir ceux qui souhaitent consulter nos archives ou fonds d'ouvrages sur

la vallée. Des séries de conférences ont été proposées à certaines communes pour tenter de boucler nos recherches sur 14-18 et trouver encore quelques photographies ou courriers de Poilus qui viendront illustrer l'ouvrage que nous préparons. D'autres projets sont en cours dont nous vous parlerons dans un prochain numéro.

Enfin, vous trouverez en dernière page votre chronique bibliographique habituelle, la vallée d'Aspe suscitant toujours autant de publications.

Maryse Darsonville
Présidente de Mémoire d'Aspe

Au moment où nous allions remettre ce bulletin à notre imprimeur, nous apprenons le décès brutal de Jean-Pierre Cazaux, maire d'Accous. Nous tenions à lui rendre hommage dans ce bulletin pour son soutien, toujours renouvelé, à notre association. Dès l'origine,

il se montra attentif et intéressé par notre démarche. Il ne ménagea pas ses efforts pour nous fournir aides techniques et financières. Accous fut la première commune à nous subventionner. En tant que maire, il se fit notre interprète auprès de ses collègues pour organiser la cérémonie cantonale du 11 novembre 2008 en hommage aux soldats aspois morts durant "la Grande Guerre".

Enfin, nous avons commencé à étudier avec lui la mise à disposition de locaux pour créer un centre de ressources documentaires ouverts à tous et qui pourrait accueillir nos fonds. Au nom de "Mémoire d'Aspe", nous tenons à présenter nos plus sincères condoléances à sa famille.



Récit de mon évvasion de France par l'Espagne

par Roger Albéro d'Accous

Étant convoqué par le S.T.O. pour partir travailler en Allemagne, je décidai avec plusieurs camarades, Manuel Ricoy, Ernest Courtade, Charles Lacaze, Etienne Labarrère et Vincent Saliou, de franchir les Pyrénées pour rejoindre les Forces françaises en Afrique du Nord.

Nous partîmes le 3 juillet 1943 le matin, individuellement, et nous nous regroupâmes à la ferme Troïtino au pont du Roi, route de Lescun. De là, pendant la nuit, les frères Troïtino Louis et Théodore (ce dernier mort en déportation) nous conduisirent à travers bois jusqu'à la sortie du hameau de Lhers occupé par les Allemands.



Miranda, 8 décembre 1943

Dans l'encadrement de la porte, de gauche à droite, Labaigt (Lescun), non identifié, Lartigue (Arudy)
Debout devant, de gauche à droite, Mougnaque (Lescun), Lacaze (Bedous), Courtade (Bedous), Roger Albéro (Accous), Clot (Urdsos), non identifié.
Accroupis, de gauche à droite, Candau (Osse), Wolf, Lalanne (Escot), Chabanne (Orcun).

Ensuite nous partîmes seuls. Nous arrivâmes au lieu-dit le «Caillaou», cabanes de bergers où se trouvaient deux vieux gardiens de troupeaux : Pierre Laporte et Pierre Elgoyen. Nous trouvâmes cette cabane grâce aux clochettes des moutons car il y avait beaucoup de brouillard. On ne voyait plus de chemin. Il était environ une heure. Monsieur Laporte sortit avec sa lampe à pétrole pour nous donner le chemin. Mais on n'y voyait rien et il fallut attendre la pointe du jour. Nos deux amis nous dirent qu'il fallait partir avant six heures car les Allemands venant de Lhers et de Lescun passaient par là pour rejoindre la patrouille qui venait de Borce.

Nous écoutâmes leurs conseils et dès 5 heures ils nous donnèrent le chemin à suivre. Le jour commençait à poindre. Nous arrivâmes au col de la Couarde où il y

avait une cabane de bergers mais le brouillard était si épais, nous ne pûmes la trouver.

Nous nous mîmes à l'abri derrière des rochers en ne



Roger Albéro devant un char

sachant où aller. Vers neuf heures, le brouillard se dissipa du côté du versant espagnol et nous découvrîmes le passage vers l'Espagne. Les frères Troïtino nous avaient dit que lorsque nous verrions les rochers rouges, l'autre côté c'était l'Espagne.

Nous fûmes vite au sommet. Nous étions enfin en territoire espagnol et nous n'avions plus à craindre la patrouille allemande. Nous nous reposâmes. Nous étions en train de casser la croûte lorsque deux bergers espagnols arrivèrent.

En franchissant la frontière le sac de Charles Lacaze etomba et partit en roulant. Nous le récupérâmes plus bas mais un fromage qui se trouvait dedans était en morceaux. Nous l'avions étalé sur une serviette pour casser la croûte lorsque les deux bergers espagnols arrivèrent. Ils nous demandèrent si nous voulions leur vendre ces morceaux de fromage, ce que nous fîmes. Ils nous donnèrent 15 pesetas puis ils nous donnèrent le chemin à suivre pour rejoindre le poste de douane de Caza la Mina.

L'un d'eux partit avant nous et prévint la douane et il leur dit que nous lui avions vendu du fromage pour 15 pesetas. Lorsque nous arrivâmes au poste de douane, la première des choses que nous dit le chef de poste, c'est qu'il était obligé de nous demander les pesetas si nous en avions (il le savait par le berger). Il nous proposa du vin, nous acceptâmes. Ils nous portèrent environ 4 litres de vin dans une gourde, et des bouteilles avec un bambou dans le bouchon pour pouvoir boire à la régale. Nous nous séchâmes au soleil et, la fatigue aidant, nous nous endormîmes.

Henri SALANOUBAT

Il est difficile de parler d'un disparu que l'on n'a pas connu. De lui, nous n'avons que le souvenir des « histoires » des anciens.

Heureusement il reste ses écrits, des poèmes, la plupart en béarnais, qui nous font découvrir cet homme qui n'avait qu'un grand cœur, meurtri par les circonstances de la vie.

Nous aimerions qu'il soit redécouvert pour ses qualités de poète béarnais.

Pierre Salanoubat dit Henri est né à Bordeaux le 23 février 1898 d'un père aspois d'Accous et d'une mère salisienne. Il est l'aîné d'une famille de cinq : Jean-Robert, né en 1901, Elodie Henriette, née en 1905, Fernand-Marcel né en 1909, et Jean-François, né en 1915.

C'est dans sa famille que, sans doute, il apprit sans s'en rendre compte le joli parler de nos *arribè-res*. Il pût prendre goût au langage illustré par Léonce Lacoarret et par Louis Bourdette, grâce à une tante, dans les étés de sa jeunesse.

Il passait quelques saisons près des eaux de La Mude : on le croirait enfant de Salies-de-Béarn. Dès l'école, il commence à rimer en français.

Ses études terminées, la grande guerre de 1914 se déchaîne. Il a 18 ans et on le mobilise, tandis

que son père aussi est aux armées. Il reçoit sa part de coups et, s'il se tire des tranchées de Craonne et de Reims, c'est avec une jambe cassée et le bras droit fracturé. Dix mois d'hôpital mais il est vivant.



Henri SALANOUBAT (1898 - 1957)
Mestre en Gai-Saber

Il se marie en 1921, il n'aura pas d'enfant.

Vers 1924, il fait la connaissance de Lajoinie, de Dupin, de Filadelphe, de Bouzet. Il retrouve ce dernier à Paris, plus tard où l'envoi de son administration (contributions directes) et une solide amitié lie les deux poètes.

Entre temps le deuil s'installe chez lui et la maison familiale se vide. Quand on lui demande pourquoi il a délaissé la langue de Molière pour celle de Despourrins, il répond :

«Ce n'est qu'en béarnais que je pouvais évoquer le souvenir de mes chers disparus. Ce n'est qu'en gascon que je pouvais dire la Légende du grand peuple vaillant et courageux dont je suis issu. »

L'académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux lui décerne un diplôme de médaille d'argent en novembre 1927 pour notamment un de ses poèmes : « les Pyrénées. »

Il compte parmi ses amis, Camelat, Palay, Pic, Saint-Bezard (majoraux de félibrige) qui lui ont rendu un vibrant hommage, lorsqu'il nous a quitté en 1957.

Sous l'égide de l'escole Gastou-Febus, il publie *La Bere adroumide*, *Urraque de Gascogne*, La LEYEN-DE E L 'ISTORI

PYRENEES

J'adore la splendeur, ô mont, de vos glaciers,
L'ardeur de vos torrents, l'éclat de votre neige,
De l'isard bondissant le périlleux manège,
Et sur vos front le vol des oiseaux carnassiers !

J'aime les montagnards, vos fils lestes et braves,
Pâtres et laboureurs coiffés du noir béret,
La cabane, le roc, l'abîme, la forêt,
Et la limpidité du ciel et de vos gaves !

Voyageur las, assis sur des tas de cailloux,
De l'homme vigoureux et fier je suis jaloux,
Les grelots argentins chantent au cou des chèvres.

Le berger, de troupeaux dociles escorté,
Marche paisible, amour au cour et flûte aux lèvres,
Dans la poussière d'or des chemins en été.

Henri SALANOUBAT

qui logeaient dans les fermes du canton. Quand un différend survenait entre-eux, ils venaient consulter mon père dans son magasin. C'était le seul compatriote en ces lieux, le seul qui parlait leur langue. Ainsi pendant tout l'hiver c'était à plus de cent kilomètres de distance, le prolongement d'un coin du Béarn. »

Aujourd'hui le nom et l'œuvre de Serge Barranx sont bien oubliés même s'il publia sept romans pour le grand public, qu'il reçut le Grand Prix de Littérature régionaliste et que son ouvrage « La Nore » fut couronné par l'Académie française. Pourtant une rue de Dax et

une de Mont-de-Marsan portent encore son nom ainsi que le collège de Montfort-en-Chalosse, attestant de la présence d'un patronyme aspois en plein cœur des Landes.

Bruno Lucbéreilh

Bibliographie de Serge Barranx

Romans

Hors du sillon (1899)

Sur les ruines (vers 1900)

Pour le foyer (vers 1900)

Notre fils l'artiste (vers 1900)

Les contemporains (1906)

L'abbé Ramel (1907)

Yacha le vagabond (1908)

Face à la vie (1908)

Mes pauvres amis (1908)

Harassoune (1910) : fille de cagote, abandonnée à Dax, Harassoune sombre dans la prostitution avant de périr dans l'incendie qu'elle a provoqué dans la forêt.

Avec la volonté de vivre (vers 1910-1920)

La petite ville qui dormait (1921)

La Daüne (1923) : l'histoire de Marie-Anne Delahitte, une riche veuve à la veille de la première guerre mondiale qui va sacrifier son amour avec un berger béarnais par respect des convenances.

Reine Desmares a trouvé sa voie

La montée de Jean Girou (1926)

Manette Rollin (1928), prix de littérature régionaliste de la Société des gens de lettres de Paris

La Nore (1930), prix de l'Académie Française : Noella perd progressivement ses repères sociaux suite à l'hostilité de sa belle-mère la *daüne* de Peyrebère.

La route sombre (1934)

Elle gardait le foyer (vers 1930)

Pour le foyer (1937)

Le feu est dans la lande (1945)

Témoignages

Mouleydier, village martyr (1945)

Pièces de théâtre

Notre France (1916)

La grande ombre (1920)

Poésies

Miettes de vie (1895)

Nous partîmes de Caza La Mina le soir vers 22 heures accompagnés de deux douaniers avec deux mulets qui portaient nos sacs. Nous arrivâmes à Etcho vers 2 heures du matin. Nous fûmes très bien reçus. Nous dormîmes à la salle de la mairie sur des bancs et le matin vers 10 heures nous fûmes conduits en car à la prison de Jaca.

Nous y restâmes environ 15 jours, ensuite nous fûmes dirigés sur la prison de Saragosse. La veille de notre départ nous fûmes enfermés à quinze dans une cellule de deux mètres sur un où



Roger Albero conduisant un char

il nous était impossible de bouger.

Le matin, on nous mit les menottes, attachés deux par deux. Nous prîmes le train en gare de Jaca jusqu'à Saragosse. En prison, nous rencontrâmes quelques camarades qui avaient franchi la frontière avant nous. Nous y restâmes environ trois semaines puis nous fûmes dirigés vers le camp de concentration de Miranda de Ebro.

Au camp de Miranda nous fûmes enfermés, certains six mois, d'autres davantage.

Nous n'avions presque pas d'eau pour nous laver. Il fallait aller chercher l'eau avec une boîte à une citerne, car l'eau du camp n'était pas bonne. Il y avait eu une épidémie de typhoïde.

Nous n'avions pas beaucoup d'hygiène. Nous étions envahis par les poux et les punaises. Pour la nourriture, nous avions quelques pommes de terre qui se battaient en duel dans une grande marmite que les Espagnols appelaient «pérola». Nous étions gardés par des soldats du contingent. Il y avait des guérites tous les dix mètres et les sentinelles pour ne pas s'endormir criaient «Alerta a la una, alerta a la dos» et ainsi de suite.

La Croix Rouge Française nous donnait 15 pesetas par mois ce qui nous permettait d'améliorer un peu notre menu. Il y avait une cantine où nous pouvions acheter, soit un peu de lard, soit un œuf mais il fallait avoir beaucoup de patience pour se faire servir car nous étions plus de cinq mille et tout le monde ne pouvait pas se faire servir.

Du camp de Miranda nous partîmes pour l'Afrique du Nord. Nous embarquâmes à Malaga. Deux bâtiments faisaient la traversée : le *Lépine* et le *Sidi Brahim*. Nous débarquâmes à Casablanca et fûmes dirigés vers le camp de Mediouna où il y avait un contrôle sérieux. Ensuite nous fûmes affectés dans diverses unités. J'arrivai en Afrique du nord le 15 décembre 1943. Je fus affecté de suite à Oran, ensuite à Dellys à côté d'Alger au service du matériel, compagnie de réparation d'engins blindés. Je débarquai à Marseille le 15 septembre 1944. De Marseille, j'allai à Lons-le Saunier dans le Jura, ensuite nous partîmes à Besançon dans le Doubs, puis à Molsheim en Alsace où je fus démobilisé le 12 octobre 1945. Etant dans une compagnie de réparation d'engins blindés, nous suivions les opérations en arrière.



Roger Albéro

La famille Vignau-Barrans de Bedous à travers des écrits du romancier landais Serge Barranx (1867-1959)

Né à Montfort-en-Chalosse le 5 novembre 1867, le romancier landais Serge Barranx est issu d'une vieille famille aspoise. De son vrai nom François Vignau, il est le fils de François Vignau, négociant, et de Elisabeth Lattapy. Il associera plus tard à son patronyme le pseudonyme de Barranx, c'est-à-dire le nom qu'on donnait à ses grands parents à Bedous, le berceau de sa famille paternelle.

Serge Barranx était attaché à la vallée d'Aspe et, dans un de ses écrits « Pères en Béarn », publié dans la *Revue régionaliste des Pyrénées* en 1934, il relate avec émotion le départ de son père du foyer familial le 20 octobre 1844. En effet au XIXe siècle, la vie était très dure chez les petits propriétaires de la montagne et dans les familles nombreuses, les fils cadets étaient dispersés, appelés pour la plupart à servir chez les autres. Tel fut le cas de son père, François Vignau-Barranx qui partit s'établir dans les Landes.

François Vignau-Barrans (sans le x) est né à Bedous le 19 juin 1826, fils de Joseph Vignau-Barrans ou Vignau-Cousteret (1788-1870), pasteur, et de Rose Miramon-Claverie. Par ses parents il était issu de deux très anciennes familles de Bedous dont on trouve trace dès le début du XVIIIe siècle. François Vignau-Barrans est le cinquième enfant de ce couple qui en aura sept au total. Par conséquent, n'étant pas l'aîné il quitta le toit familial à l'âge de 18 ans pour tenter de se faire une place au soleil. Les circonstances de ce départ nous sont parfaitement connues grâce à un livre de raison qu'il tint et dont sont extraites les lignes suivantes.

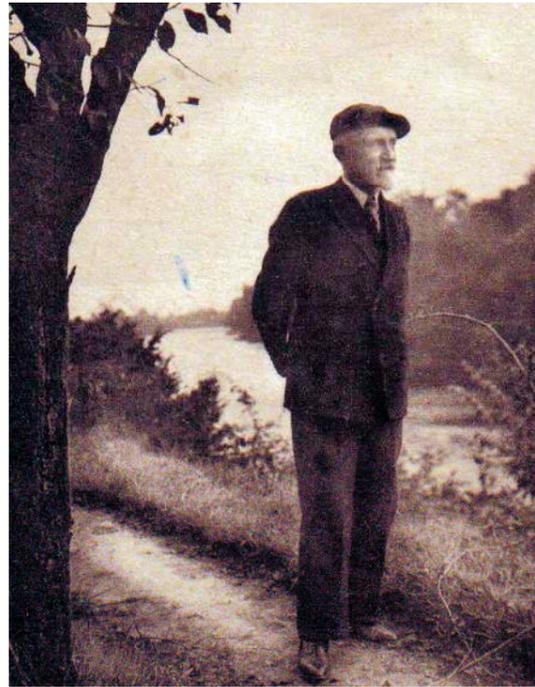
« Ce matin, [20 octobre 1844] bien avant l'aube, je partis de chez nous. Mon père vint m'accompagner jusqu'à Monein, petite ville située entre Oloron et Orthez et où nous parvinmes vers midi. Là mon père et moi, nous dînâmes dans une auberge ; après le dîner, mon père m'accompagna encore un peu hors de la ville. J'étais chargé de mes hardes, emballées dans un sac militaire qui avait appartenu à mon frère aîné, lequel venait d'arriver en congé définitif après sept ans de services dans l'infanterie. Je dois dire que j'étais le troisième des garçons, mais le deuxième se trouvait infirme, paralysé du côté droit des suites d'une chute qu'il avait faite étant encore au berceau. Cette infirmité lui est toujours restée pour son malheur et pour celui de la famille. »

« Mon père avant de me quitter, m'indiqua où je devais aller loger le soir, me fit quelques dernières observations sur

la conduite que je devais tenir. J'étais plus que jamais en âge d'en apprécier toute l'importance car le moment était arrivé pour moi où j'allais me trouver seul en face des mille difficultés de la vie. »

« Gravement il ne cessait de me répéter : « Soyez honnête, soyez sage, soyez laborieux, soyez doux et indulgent et tout le monde vous aimera. Craignez Dieu et priez le sans cesse, afin qu'il ne vous abandonne pas, afin qu'il daigne vous préserver des mauvaises compagnies et qu'il vous accorde sa sainte grâce, afin que vous ne soyez pas surtout, pendant votre vie, la honte de votre famille. »

« M'ayant ainsi parlé, mon père fort ému, m'étreignit en m'embrassant, puis il retourna sur ses pas, me laissant continuer ma route, désormais seul avec mon bagage. J'avais de quoi manger jusqu'à mon arrivée à Poyartin dans les



Landes. Ma bourse contenait trente sous pour toute fortune et j'étais à 50 kilomètres de Bedous et à 52 kilomètres du terme de mon voyage. »

« Je marchais avec peine, tant m'était lourd le fardeau qui me brisait les reins. Au bout de quelques minutes, je fus obligé de m'adosser contre une pile de graviers qui bordait la route afin de pouvoir appuyer mon sac. C'est alors que les larmes coulèrent de mes yeux, me voyant si seul, abandonné sur ce chemin avec ce pesant fardeau qui excédait mes forces. Mais élevant mon cœur vers Dieu, ce furent bientôt des larmes de soulagement, je me remis en route avec plus de courage et j'arrivai à Maslac, à 4 heures du soir ; il me restait six

kilomètres à faire pour atteindre Orthez. J'étais tellement fatigué que je renonçai à aller plus loin. Le lendemain je parvins à Orthez vers huit heures du matin ; après avoir déjeuné je me remis en route. A quatre heures du soir, j'étais rendu à destination, si las que je pouvais à peine me tenir debout. »

Dans « Pères en Béarn » Serge Barranx évoque également la première visite que sa mère Elisabeth Lattapy fit avec son père au foyer ancestral de Bedous vers 1861, ce qui constitue un témoignage intéressant des conditions patriarcales des familles aspoises au XIXe siècle. Serge Barranx relate ainsi les souvenirs de sa mère :

« Mon beau-père [Joseph Vignau-Barrans] m'avait embrassé comme il avait aussi embrassé ce fils qui, après de longues années d'absence, s'étant assuré de haute lutte, une situation indépendante dans la vie, ne rentrait pas seul sous le toit familial. Je n'oublierai jamais, me disait-elle, le moment de se mettre à table : toute la famille, debout, silencieuse, recueillie, les hommes nue tête, tandis que votre grand-père, d'une voix lente, récitait le Bénédicté, puis s'asseyant le premier, il invitait votre père et moi à prendre place à ses côtés. C'était bien le Maître, le chef, dont la gravité fière, qui dominait le clan, s'atténuait cependant de toute la tendresse enveloppante de ma douce belle-mère [Rose Miramon-Claverie]. »

En 1937, toujours dans la *Revue régionaliste des Pyrénées*, Serge Barranx revient sur ses souvenirs aspois dans un article intitulé « Le Béarn, terre de tradition et d'amour. »

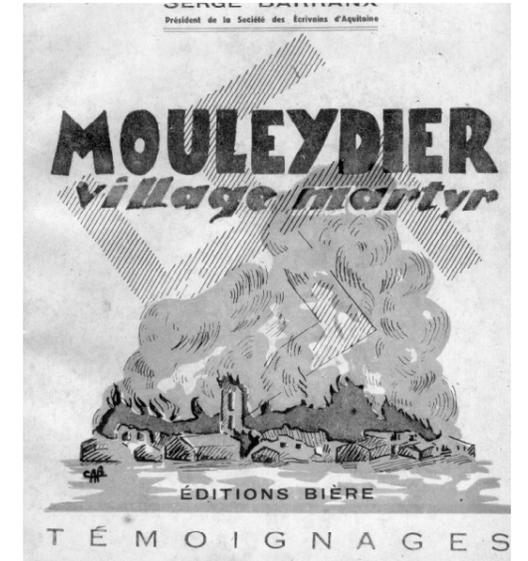
Il relate ainsi les souvenirs de son père évoquant « les prairies où les troupeaux de la maison s'égaillaient, la fontaine de la petite place devant l'église et la mairie, la fontaine où les ménagères allaient puiser l'eau avec leurs herrades aux cercles de cuivre reluisants bien posées sur leurs têtes, la maison ancestrale avec la clé de voûte de la porte cochère gardant gravée en son marbre gris la date de 1610. Le rez-de-chaussée était alors réservé au bétail, les appartements du meste se trouvaient à l'étage. A ses côtés l'aïeule filait la laine des brebis ou le lin du domaine.»

Il évoque également son oncle Jean qui l'emmenait avec

lui en de longues tournées de Sarrance à Urdos. A la maison, le soir, en s'accompagnant de son harmonium, il chantait en poète les vieux Noëls joyeux du Béarn et les chansons de Despouirins.

Serge Barranx relate enfin l'arrivée des pasteurs aspois qui passaient l'hiver dans sa Chalosse natale.

« Avec quelle impatience je les attendais ces troupeaux. A cette époque je guettais leur arrivée triomphante et je



saluais de cris joyeux leur venue qui m'était une fête. Rien n'y manquait : ni la musique des sonnailles, ni l'ordre dans les rangs. Les béliers ouvraient la marche, les agnelets se collaient aux côtés de leurs mères-brebis ; l'âne suivait pacifique. Il portait le matériel de pot de lait et les casseroles. Et le pâtre, derrière, ainsi qu'un seigneur, la cape sur l'épaule, la houlette en main, commandait :

« Labrit ! té,té, passe darré ! ». J'appelais par leurs noms les bergers : celui-ci Guillers de Borce, celui-là béret marron un peu sur l'oreille, Sabaté d'Accous, cet autre Lalanne d'Osse, ou Laplace, le grand Laplace d'Aydius. Ils nous arrivaient avec des nouvelles fraîches de la vallée, ils disaient les morts, les mariages. Ils apportaient toujours en

signe d'amitié, en un morceau de leur fromage, tout le parfum des herbes de là-haut.

Le premier jeudi matin de chaque mois, dans la grand-rue du bourg, s'assemblaient tous les bergers béarnais

